

l'expérience du passé et l'invention du futur

P. KAUFMANN
H. OZBEKHAN
G.-H. RIVIÈRE
P. VIANNAY

L'homme a-t-il besoin du passé pour imaginer son futur ? De cette réponse peuvent dépendre le cadre de vie de la société de demain et l'environnement de l'homme.

Pour le savoir, Pierre Kaufmann, Professeur de Psychosociologie à la Faculté des Lettres de Nanterre, Hasan Ozbekhan, Économiste, Planificateur et écrivain, à Los Angeles, Georges-Henri Rivière, Conservateur honoraire du Musée des Arts et Traditions Populaires de Paris, Philippe Viannay, Directeur du Centre de Formation des Journalistes de Paris, ont répondu chacun aux questions de "2000". Les réponses ouvrent à la fois sur une société plus expérimentale (N° 14 de "2000") et sur les dimensions prospectives de l'environnement.

Présentation : Bernard Marié.

Par rapport à une civilisation en devenir doit-on considérer l'homme comme étant nature ou mémoire ?

GEORGES-HENRI RIVIÈRE L'homme n'est pas nature ou mémoire, il est nature et mémoire. Il est d'ailleurs très difficile de séparer, chez l'homme, ces deux composants ; étant nature, il est donc mémoire, et vice versa.

L'existence de réflexes conditionnés chez les animaux montre que nature et mémoire sont étroitement liées chez des êtres vivants aux structures biologiques moins complexes, donc, à plus forte raison, chez l'homme.

PHILIPPE VIANNAY L'homme est à la fois nature et mémoire et donc habitude. Nature, mémoire, habitude autant de notions à la fois différentes et tellement liées qu'il serait vain de vouloir en délimiter les frontières. Les enfants de demain seront certainement adaptés à des choses qui aujourd'hui nous paraîtraient insupportables. Y aura-t-il alors habitudes acquises ou, même à terme, changement

de nature ? Les récentes conclusions des anthropologues semblent se contredire même si l'on admet la solution transformiste. Mais, au moins à chaque temps considéré, il y a un seuil ; et qu'il s'agisse d'odeur, de bruit, de volume, d'environnement minéral, végétal, animal, qu'il s'agisse de schèmes mentaux, de morale, d'harmonies... etc... il y a un moment où la « nature » souffre et dit non.

Nature ou résidu temporairement irréductible ? Pour ma part, même en considérant l'homme par rapport à une civilisation en devenir, je reste persuadé que la marche en avant de l'humanité reste profondément conditionnée par le respect et la satisfaction de ce que j'appellerai les besoins primaires, fondamentaux de l'homme : spatiaux, végétaux, animaux, spirituels etc...

Il ne peut y avoir de civilisation, quels qu'en soient les modes, qui puisse se passer de cette base.

Machine à créer, à imaginer, l'homme ne peut exercer sa fonction que si les résultats de sa propre création ne détruisent pas la terre dans laquelle plonge ses racines. Il devient ainsi ce qu'il crée, comme il est devenu ce que les autres ont créé avant lui ; mais il n'est pas que ce qui a été créé ou ce qu'il crée. Sa spontanéité créatrice a besoin, pour pouvoir se maintenir et s'épanouir, d'un humus.

PIERRE KAUFMANN Nature ou mémoire, est-ce bien d'abord d'une alternative qu'il nous faut partir ? La question risquerait fort de demeurer spéculative, si nous ne donnions aux concepts engagés une valeur opérationnelle, c'est-à-dire, en l'occurrence, un contexte historique. Civilisation en devenir, en son principe même, la civilisation américaine n'existe qu'à ce titre, chantier en quête de son ordre, culture longtemps armée par la foi, aujourd'hui travaillée par l'inquiétude de ses propres lendemains. Or vous remarquerez précisément que cette même société s'est donné la nature pour mémoire. Elle s'est donné le mythe de la nature rebelle, la frontière : allez seulement constater le curieux amalgame dans le folklore de Central City,

non loin de Denver. Et elle s'est donné, sur une autre couche, le mythe de ses parcs nationaux. Car il existe, bien sûr, en tant que « nature », et combien admirable. Mais ne croyez-vous pas justement qu'une nature aussi admirable est aussi mémoire dans la conscience de qui lui rend hommage, le touriste il faut bien l'avouer. Un symbole : si je ne m'abuse, c'est en l'un de ces parcs que fut découvert l'un des plus beaux squelettes de dinosaure. Le passé ne hante-t-il donc pas cette prétendue « nature » ? Contre-épreuve : Walt Disney ne l'a pas oublié, ce témoin de notre histoire préhistorique, dans la foire aux merveilles de son Disneyland, près de Los Angeles. Suis-je loin de toute pratique ? Peut-être pas, si l'on observe que le problème du civilisé n'est pas d'oublier son asservissement à l'esprit de migration, mais d'affiner certaines parties de sa culture au point d'en obtenir les équivalents d'une nature. Un parc naturel, nous le savons du reste, cela se protège ; un loisir naturel, cela se paye. Faut-il rappeler les évidences de l'ordre social, lorsqu'on s'enchant de d'une anti-mémoire ?

HASAN OZBEKHAN J'avoue que la question m'étonne, car elle représente le genre de problème auquel le XIX^e siècle était fort intéressé, mais qu'aujourd'hui nous avons cessé de poser. Une civilisation est toujours « en devenir », et c'est là une première constatation que nous devons faire immédiatement. Toute civilisation représente une dynamique, même si elle régresse. Donc, l'expression « une civilisation en devenir » ne suggère pas un cadre spécial par rapport auquel on pourrait intelligemment discuter le point fondamental : l'homme est-il Nature ou Mémoire ?

D'ailleurs ce point fondamental, lui aussi, me paraît étrange. La distinction entre la nature et la mémoire est certainement une distinction arbitraire — je devrais même dire, malheureuse. Comment peut-on concevoir l'homme comme étant une « nature » où la mémoire n'entre pas — ou comme étant une « mémoire » qui ignorerait sa nature ?

L'homme est un être — pas une machine — qui, à cause de certains accidents que nous n'avons pas encore bien compris, a évolué au delà de certaines fonctions et de certains besoins. Cette évolution l'a forcé à vivre en marge de la Nature, mais pas en marge de sa nature. C'est peut-être là un phénomène d'aliénation, mais une aliénation qui lui a permis, généralement parlant, de contrôler la Nature et souvent de la conquérir, et de la changer. Ceci veut dire que l'homme possède des pouvoirs d'adaptation considérables, mais aussi le talent extraordinaire d'adapter son environnement à ce qu'il croit être ses besoins. Ce talent correspond à ce que nous appelons la « créativité ». D'autre part « civilisation » définit les phases historiques de cette créativité continue. Dans cet acte

de création, qui est naturel à l'homme, la mémoire entre seulement comme moyen de communication, c'est-à-dire comme le moyen (naturel) qui permet à une génération de recevoir, interpréter et retenir l'expérience d'une génération précédente. Les modalités de ce transfert sont extrêmement complexes et dépassent de loin ce que nous entendons par « mémoire » dans le langage commun.

Dans cette perspective, la notion d'environnement a-t-elle une importance et un sens ?

HASAN OZBEKHAN Il faut d'abord que nous comprenions ce que veut dire « environnement ». Cette clarification est nécessaire, du moins pour moi, car en anglais la notion d'environnement s'est élargie durant les derniers quinze ans.

Il faut d'abord préciser que l'environnement ne correspond pas, ou ne correspond plus, à ce que nous appelions Nature. Ce mot exprime plutôt le « milieu » dans lequel un système existe et continue à exister, grâce à des échanges d'ordre presque métabolique.

Dans les systèmes humains très complexes, comme une civilisation par exemple, l'environnement s'enrichit par l'accumulation temporelle des expériences qui sont propres à une société particulière.

C'est par rapport à ces interprétations que l'idée d'environnement acquiert des dimensions qui sont dynamiques et complexes. L'« environnement » peut donc servir à décrire une société entière : institutions, culture, Nature, villes, habitat, économie, technologie, techniques, arts... bref, tout ce que l'homme crée, tout ce dont il s'entoure, tout ce qu'il a appris et tout ce dont il se souvient.

Ce qui est important dans tout cela, c'est qu'aujourd'hui le système humain a commencé à déployer des tendances nouvelles, tendances que Teilhard de Chardin avait prévues et nommées : je me réfère à ses conceptions de « complexification », de « planétisation » et de « noosphère ». Ces conceptions décrivent un système qui s'élargit, qui s'unifie et qui devient de plus en plus complexe ; un système dont les événements s'accroissent et changent, à un rythme qu'il n'est pas possible de suivre en détail et qu'il n'est surtout pas possible de prévoir. Dans un tel système les conséquences des événements, c'est-à-dire les événements nouveaux qu'engendrent les événements antécédents, ont une portée qui agit sur la planète entière, et sur toute l'humanité. Ceci indiquerait, entre autres choses, que même la distinction classique entre système et environnement commence à s'effacer — ou, plutôt, à se déplacer. Le système humain conquiert son environnement de base — la Terre — et l'environnement de l'homme tend de plus en plus à devenir le réseau intellectuel et intangible



SE PROHIBE CONSUMIR
ALIMENTO Y BEBIDAS
SOLAMENTE EN EL AREA
DEL RESTAURANTE

ASÍ COMO HE DE
TOMAR LAS FLORES
PARA QUITARLAS EN
LA CASA DE MI PAPA
Y DEL MENOS FLORES.

INTRODUCCIÓN A

d'information (et donc de communication) que nous commençons à bâtir.

Si nous répondons à la question qui nous a été posée, à la lumière de ces faits il est évident que la notion d'environnement est d'une importance capitale — une importance dont nous n'avons pas encore saisi toute la signification.

Il faudrait encore noter que nous approchons cette « ère nouvelle » avec beaucoup de méfiance car elle représente pour nous une expérience entièrement sans précédent. Une expérience pour laquelle nous n'avons comme support ni histoire, ni souvenirs. Et c'est bien pourquoi nous parlons souvent du futur comme d'une situation « inhumaine », ou non humaine, qui nous attend. Mais c'est mal comprendre le futur, c'est-à-dire la nature humaine, que de tellement craindre sa sévérité. C'est dans cette peur que réside le plus grand de nos dangers.

PHILIPPE VIANNAY L'environnement a bien évidemment une très grande importance, cela d'autant plus qu'aujourd'hui l'environnement devient plus malléable. Notre époque est celle du plastique et du bulldozer, c'est-à-dire des formes libres. Le monde qui nous entoure est devenu création de l'esprit et non plus le combat contre une résistance, relief, pierre, bois ; seule reste la résistance des esprits et des volontés individuelles, c'est-à-dire la terrible force du Nombre. Techniquement modelable, l'environnement peut être de plus en plus conforme à la volonté de l'homme ; mais il peut aussi n'être que la somme de déterminismes aveugles et créer l'enfer. Et encore faut-il, si, par bonheur, une volonté existe, qu'elle soit éclairée. Si donc on peut ce que l'on veut, il faut d'abord établir ce qui est bon pour l'espèce, et que le Nombre accepte, ou découvre, ce qui est bon. Aujourd'hui la faim commençante de soleil, d'air, d'espace, d'environnement végétal et animal, est un signe encourageant.

Il n'est pas question de décider technocratiquement ce qui est bon ou mauvais mais d'adopter vis-à-vis des problèmes de l'environnement, y compris de l'environnement intellectuel, méthodologique, culturel, moral, une attitude humble, scientifique, éclairée par l'expérience, historique ou présente, qui seule peut déterminer, dans la ligne d'une évolution probable, ce qui est bon ou mauvais pour l'espèce.

GEORGES-HENRI RIVIÈRE Tout être est lié à un environnement. Toute unité biologique est faite d'échanges avec le milieu extérieur. Mais peut-être faudrait-il préciser ce que l'on entend par environnement. On peut en effet considérer l'environnement — avec un grand E — de l'homme comme un concentrique d'environnements liés à la spatialité, — espace par rapport à la temporalité. On trouve ainsi le corps, puis l'espace familial, puis l'espace communautaire, du travail et du loisir.

On découvre enfin des espaces de moins en moins perçus, le dernier anneau du concentrique environnement pour un balayeur français pouvant être, par exemple, l'Asie : un environnement lointain et inconnu représenté sous la forme d'une question : « Qu'est-ce que l'Asie ? »

Il y a aussi, pour l'individu, des espaces de temporalité : ceux dont l'homme se souvient, qu'appréhende, que reconstitue sa mémoire de façon plus ou moins précise, plus ou moins vague, selon les temps.

Cette notion de l'environnement est évolutive, quant aux générations. Qu'on pense à la condition de nos anciens villageois à certains desquels la ville, pourtant voisine, pouvait être inconnue à quelques « bougeottes » près. Leurs maisons elles-mêmes étaient plus repliées, dont les ouvertures n'avaient pas, de loin, l'ampleur qu'elles ont aujourd'hui.

La notion d'environnement est très importante mais très fluide. L'environnement est lié aux rythmes de vie. Si on veut le planifier, il faut trouver une structure souple qui permettra de répondre à des définitions et à des rythmes différents.

PIERRE KAUFMANN La notion d'environnement, en ce domaine comme en tout autre, apparaît indissociable du sentiment qu'a le groupe des exigences inhérentes à sa destinée propre. Je prolongerais volontiers mon exemple : la notion d'environnement, si elle n'est pas née aux États-Unis, s'y est profondément enracinée. Or je ne crois pas du tout que ces affinités relèvent d'une orientation de style positiviste. La publicité américaine, lorsqu'elle exhorte l'individu à se reconnaître en un certain type de consommation, prend le relais de la conscience religieuse. Le client se doit d'accomplir en une situation donnée sa destinée de consommateur. La rencontre d'une offre et d'une demande - les enquêtes de marché l'oublient trop souvent - n'est pas exempte de ce caractère sacré que décrit jadis la doctrine de l'occasionalisme. Aussi bien, et plus largement, toute l'aventure américaine, vouée à la transformation de l'environnement, se désigne-t-elle elle-même, dans le détail de son accomplissement, comme un avatar de la destinée d'un groupe.

J'admettrai donc que la notion d'environnement ait « importance et sens », mais je tiens que ni le théoricien, ni le praticien même ne sauraient oublier que l'homme, ni le groupe humain ne se tiennent jamais pour confrontés à un « environnement » pur.

L'homme a-t-il besoin du souvenir pour imaginer son futur ?

GEORGES-HENRI RIVIÈRE Les possibilités de mutation de l'homme sont énormes. Mais pour avancer il

faut parfois savoir faire un pas en arrière. La mémoire est nécessaire ; on n'est pas toujours sûr de la continuité de l'avance ; il faut alors pouvoir faire une somme des avances successives passées, pour pouvoir repartir sur de nouvelles hypothèses.

Dans l'avancement technique et scientifique, on peut parler de progrès, et la mémoire (ou l'écrit) est nécessaire.

En matière culturelle le progrès n'existe pas, il n'y a que des changements. On ne peut pas dire que la peinture de Picasso est un progrès par rapport à celle de Léonard de Vinci ou à celle de Lascaux. Dès lors apparaît un problème : faut-il ou non garder des patrimoines culturels ?

Le passé culturel peut avoir une valeur d'information pour l'explication de l'homme, pour la traduction de ses besoins, pour favoriser son évolution. Le contact des formes anciennes peut également apparaître comme une source d'inspiration ; d'où la notion d'un patrimoine culturel digne d'être préservé.

Or, depuis peu, il y a du nouveau dans l'art. La création artistique se détache non seulement des divisions classiques telles que sculpture, peinture, objet d'art : elle le fait aussi de la notion de durée. Nous voyons à présent un art éphémère ; d'où une remise en cause, surtout auprès des jeunes, de la notion de patrimoine culturel.

Faut-il pour autant tout détruire du passé culturel, sinon scientifique de l'homme ? Soyons prudents. Des résurgences auront peut-être lieu. Il faut une arche de Noé pour ces nouveaux déluges. Même dans les conditions actuelles de l'urbanisme, on a intérêt à étudier comment certaines sociétés tribales ont résolu leurs problèmes architecturaux. Les leçons de ces anciennes sociétés nous procureront peut-être des idées sur les possibilités de changement de demain.

HASAN OZBEKHAN L'humanité n'a pas de « souvenirs », seuls les individus en ont. Donc pour imaginer un futur (j'entends un futur collectif) le souvenir est tout à fait inutile.

L'humanité a une histoire, un continuum d'expérience. On ne peut pas échapper à ce continuum et rester homme. Donc, qu'on le veuille ou non, des éléments de ce continuum entrent dans tous les futurs que nous imaginons. Mais ceci dit, il faut regarder de plus près et tâcher de comprendre comment ces éléments s'introduisent dans nos visions du futur.

Commençons par l'axiome de Croce qu'on pourrait paraphraser en disant : le passé n'existe que comme une perception toujours formulée dans un présent donné et

donc comme une vision qui est toujours l'esclave des conventions du moment.

Ceci veut dire, qu'au fond, nous imaginons le passé dans le cadre d'un présent perpétuel. Ceci veut dire encore que nous faussons le passé, la chaîne d'événements qui possèdent une « historicité » concrète, en l'observant d'un point dans le continuum, ou bien d'un moment particulier.

Et c'est exactement la même chose que nous faisons quand nous imaginons le futur. Notre tendance naturelle est de voir le futur comme une extension du présent. En agissant ainsi nous faussons le futur.

Je dis nous « faussons le futur » car la seule distinction légitime qui sépare le présent du futur n'est pas temporelle (c'est-à-dire une différence de dates) mais qualitative (c'est-à-dire une différence fondamentale de situations).

Pour imaginer un futur véritable, il faut savoir faire ce que j'appellerai un « acte de volonté ». Sans cet acte tout se réduit en extrapolations qui expriment, non pas des futurs, mais un présent dont on ne peut pas s'échapper. Et un tel acte n'est pas possible si nous continuons à imposer à notre imagination des règles qui nous servent à imaginer notre passé.

PHILIPPE VIANNAY Je réponds NON, un non catégorique et sans appel. Les solutions du passé me gênent, et de toutes façons je n'ai aucune envie d'habiter dans des musées. Prenons le cas de l'architecture. L'étude de l'architecture du passé, même parfaite, n'a de valeur que comme méthode et apprentissage d'un langage. En elle-même cette architecture n'est rien d'autre que la réponse à des interrogations d'hier. Il ne paraît donc pas évident que cette étude soit un préalable nécessaire à une démarche concernant le présent. L'étude des besoins et la mise en forme des interrogations que ces besoins suscitent sont le seul véritable préalable, car l'architecture ne peut exprimer que ce qu'on lui demande, y compris l'absurde.

Il ne faut pas avoir cette hantise du passé qui fait dire « sauvons les quelques lieux où l'on peut encore vivre comme nos ancêtres ». Il faut se redonner la totalité de l'espace, ville, banlieue, campagne, montagnes et déserts, littoraux, et recomposer des harmonies.

Ce qui est vrai pour l'environnement, l'est pour tout, les schèmes mentaux (regardez ce qui se passe pour l'enseignement des mathématiques modernes), la technique (on apprend à piloter directement sur avion à réaction), et probablement les arts. Descartes écorche sans arrêt saint Augustin qu'il ne connaît pas (alors qu'il le retrouve et le prolonge), attaque la Scholastique sans connaître saint Thomas et, dans doute à cause de cette ignorance, ose. Seules les méthodes, les moyens d'expression, les relais mentaux, sont nécessaires.

PIERRE KAUFMANN Tout en me gardant d'une incursion inopportune du côté de la métapsychologie, je souhaiterais donc diviser ma réponse à votre troisième question. Car « souvenir » est ici équivoque. Si vous entendez que l'homme ne puisse imaginer son futur qu'en référence explicite au passé, je tomberais d'accord qu'il n'en est rien. Si vous vidiez au contraire la hantise, latente, d'une dimension historique présente à toute entreprise humaine, je ne crois pas qu'aucun groupe ait capacité de s'y soustraire. Voyez, encore une fois, les États-Unis. Aucun peuple ne baigne dans le sentiment de son histoire plus profondément que ce peuple, que l'on dit « sans passé ». Voyez encore comment un régime issu d'une révolution n'a de cesse qu'il n'en ait trouvé les anticipations avortées dans le passé dont il se construit l'image.

L'expérimentation de modes nouveaux du cadre de vie est-elle possible et souhaitable pour que l'homme puisse y chercher des images de son futur ?

PHILIPPE VIANNAY Oui, parce que les gens ont besoin de s'adapter aux données avant de comprendre. Cette adaptation est très lente ; ceux qui ont écouté la Neuvième Symphonie à sa création ont sifflé.

Seule l'expérimentation peut permettre de s'habituer à la nouveauté et de juger.

L'humanité est aliénée par un environnement mal ou non adapté aux besoins de l'homme, obsédée par l'image d'un Age d'Or, et je crois que l'expérimentation de l'environnement est devenue fondamentale.

Une expérience me passionnerait : la réalisation à Paris ou dans une grande ville d'une « colline » artificielle, sur laquelle se trouveraient des centaines de surfaces à construire. L'acheteur d'espace serait libre de construire ce qu'il voudrait à l'intérieur des gabarits donnés et, laissant 40 % d'espaces verts. Les servitudes et peut-être les magasins seraient conservés à l'intérieur de la colline, mais l'habitat proprement dit serait laissé à l'imagination de chacun. Le résultat serait fascinant à voir et à analyser.

PIERRE KAUFMANN Aussi souhaiterais-je que fût abordé sur l'une et l'autre des dimensions que vous évoquez — naturelle et historique — le problème technique de l'expérimentation des « cadres de vie ». L'expérimentation psycho-sociologique, on le sait, fut la grande idée de Kurt Lewin et la préoccupation majeure qui soutint, sous sa forme généralisée, sa théorie du champ. Mais Lewin fut précisément de ceux qui s'efforcèrent d'intégrer le temps à l'environnement, en donnant à celui-ci une épaisseur spatio-temporelle ; il fut de ceux qui s'efforcèrent aussi

d'immerger l'expérimentation dans un contexte historique donné : aspects malheureusement méconnus d'une doctrine qui ne distingue entre les problèmes historiques et les problèmes systématiques que pour mieux les articuler. Conséquence pratique : il ne suffit pas pour expérimenter sur des « cadres de vie » de construire des modèles en miniature. Il faut, dans le montage même de l'expérience, y intégrer l'intérêt vivant des participants, intérêt vivant, c'est-à-dire, en matière de culture, historique ; que chacun d'eux, comme le voulait précisément Lewin, donne à ce type de « recherche-action » tout le poids d'une entreprise réelle, où la destinée effective du groupe se trouve impliquée ; qu'elle relève, autrement dit, de leur point de vue même, d'une stratégie, ou disons mieux, d'une politique.

HASAN OZBEKHAN Oui, l'expérimentation des modes nouveaux des cadres de vie est sans doute souhaitable, et elle commence à devenir possible. Mais je dois ajouter immédiatement que nos connaissances sur ce sujet sont extrêmement limitées. Tout ce que nous savons faire pour le moment est de créer des modèles très simples de simulation à plusieurs variables et de les étudier en les faisant manipuler par des ordinateurs. C'est de l'expérimentation *in vitro*. Mais cette voie semble promettre un progrès relativement rapide surtout dans la création de multiples théories du futur.

On ne saurait pas entretenir le même optimisme vis-à-vis de l'expérimentation psycho-sociologique *a vivo*. Dans ce champ, je n'ai remarqué aucun progrès qui nous permettrait de dépasser nos connaissances d'il y a trente ou quarante ans.

Il me semble d'ailleurs que pour faire un pas en avant dans cette sorte d'expérimentation nous devrions remettre en question la plus grande partie de la sociologie classique. Je doute que nous soyons prêts pour une telle révolution, ou plutôt pour un tel « acte de volonté ».

GEORGES-HENRI RIVIÈRE Le Musée a un grand rôle à jouer. Non pas le Musée « tour d'ivoire » mais le musée forum, le musée ouvert, un musée chargé de visualiser toutes les expérimentations.

Je rêve de ce musée fenêtre ouverte sur le possible où on s'adresserait enfin à l'intelligence et à la sensibilité du public. Où on ne se contenterait plus de lui livrer des recettes mais où on lui montrerait des choses en les lui expliquant. On ne peut pas essayer de transformer l'homme sans lui expliquer pourquoi, et savoir ce qu'il en pense, ce qu'il en conteste, ce qu'il en veut.

Quoiqu'il arrive quelque chose reprendra du poil de la bête, la Nature.